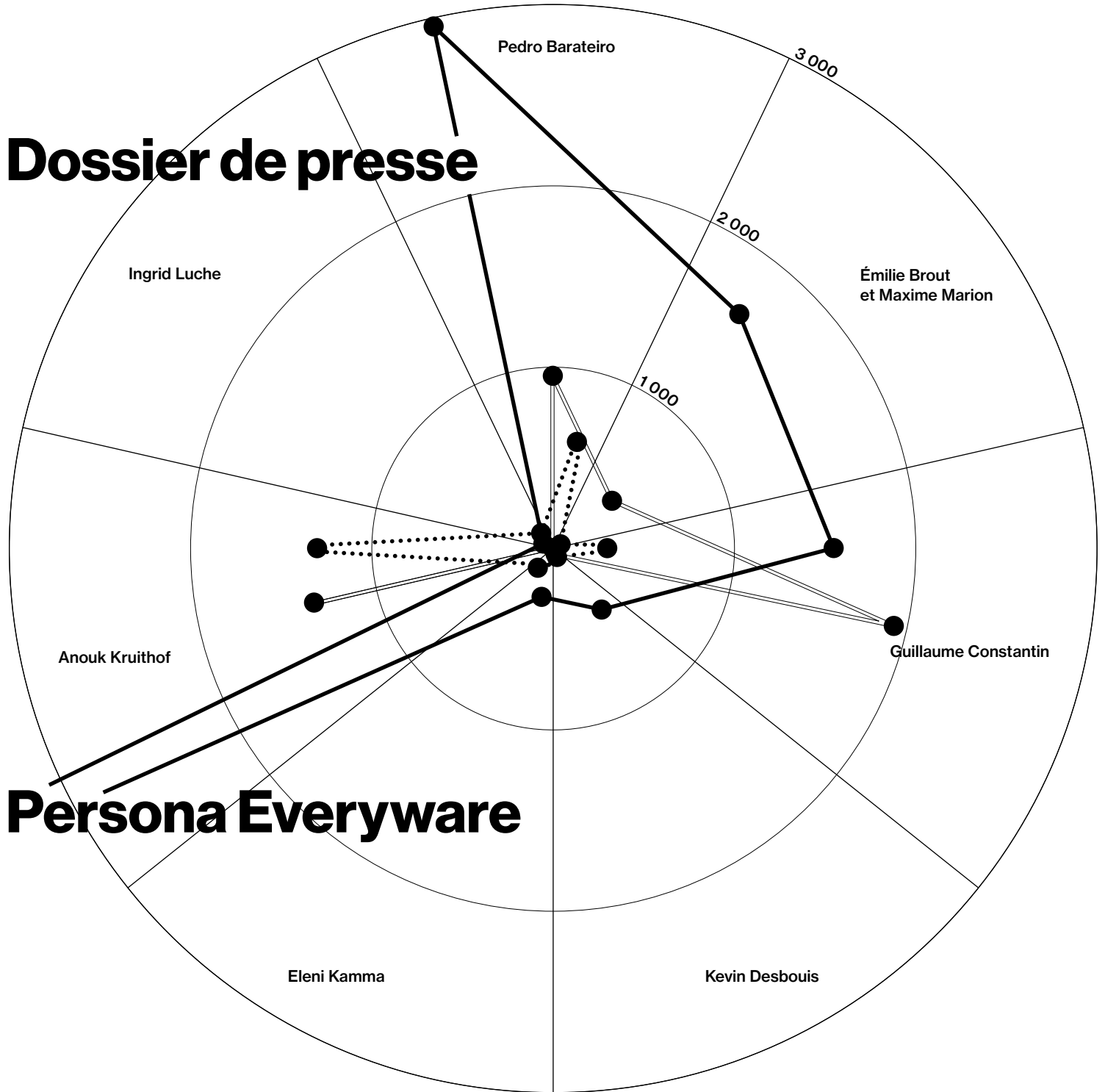


Dossier de presse

Persona Everywhere



- Nombre d'abonnés
- -● Nombre de publications
-● Nombre d'identifications (hashtag)

MOYENNE DU NOMBRE D'ABONNÉS

Exposition

Persona Everywhere

avec les œuvres de :

Pedro Barateiro
Émilie Brout et Maxime Marion
Guillaume Constantin
Kevin Desbouis
Eleni Kamma
Anouk Kruithof
Ingrid Luche

du **08|02|20** au **03|05|20**

Vernissage le **7 février 2020** à **18h30**

Commissaires de l'exposition
Anne-Lou Vicente et Raphaël Brunel / What You See Is What You Hear
& Antoine Marchand

p. 3
Communiqué de presse

p. 4
Présentation des artistes et des œuvres

p. 4
Les commissaires d'exposition associés

p. 11
Informations pratiques

Avec :

Pedro Barateiro
Émilie Brout et Maxime Marion
Guillaume Constantin
Kevin Desbouis
Eleni Kamma
Anouk Kruihof
Ingrid Luche

Commissaires de l'exposition
Anne-Lou Vicente et Raphaël Brunel /
What You See Is What You Hear
& Antoine Marchand

Persona Everywhere rassemble les œuvres de huit artistes ou duo d'artistes autour des questions du bien commun, de l'anonymat ou encore de la (dé)construction de l'identité à l'ère du numérique. Vidéos, installations et dessins se déploieront dans les espaces de l'Hôtel Rochegude.

Attentifs à la place qu'occupent dans la vie contemporaine les technologies numériques, le développement de l'intelligence artificielle et le recours aux réseaux sociaux, nombre d'artistes sondent les enjeux de ces nouveaux outils et pratiques de communication.

En multipliant les appareils connectés à notre disposition, l'informatique ubiquitaire, ou *everyware* (contraction de *everywhere* et *hard/software*) pour reprendre la formule d'Adam Greenfield, a facilité pour chacun l'accès à l'information partout et en continu.

Elle a également participé à accélérer l'émission et la diffusion de textes, d'images ou de vidéos à caractère plus ou moins personnel. Elle permet d'exprimer une opinion, d'échanger, de critiquer mais aussi, d'une certaine manière, d'« imprimer » les mouvements de la société. La masse de données échangées chaque jour dessine ainsi un environnement médiatique et « infosphérique », dont l'intensité affecte et reconfigure sans cesse nos réalités et nos identités.

Les artistes de l'exposition *Persona Everywhere* s'emparent ou manipulent cet amas de données et d'affects, travaillent avec (et parfois contre), tentent de les rendre (in)visibles, de redonner une voix ou une présence physique à des contenus trop souvent considérés comme immatériels. Il s'agit pour eux de mettre en perspective le potentiel esthétique, poétique ou performatif de nos interactions quotidiennes.

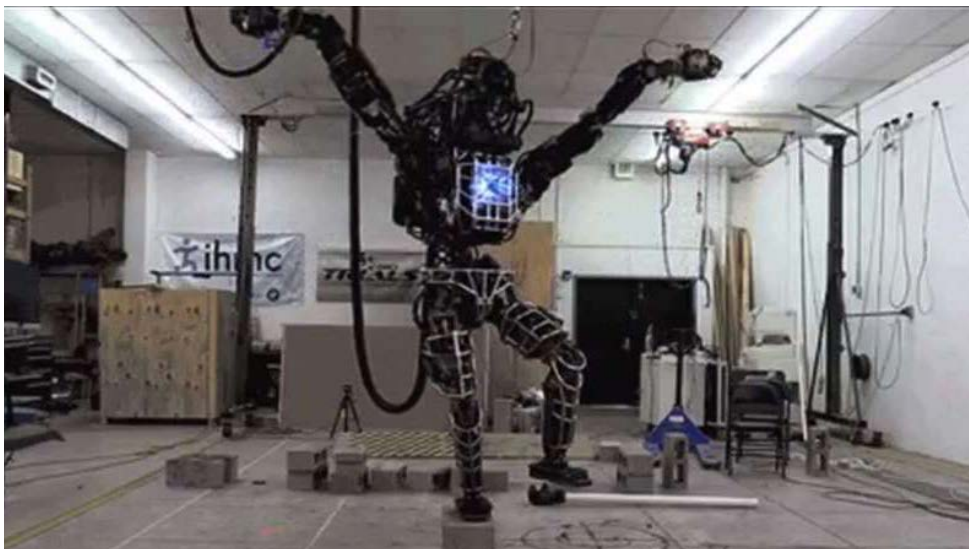
En abordant Internet, et en particulier les réseaux sociaux, autant comme le lieu d'une expression subjective ou d'une écriture de soi que comme un espace public et une scène de théâtre, elles interrogent les rapports que l'individu entretient avec sa propre image et la société. Se dessinent alors les relations subtiles entre un « je » et un « nous » qui ne cessent de se reconfigurer l'un par rapport à l'autre.

De ce *theatrum mundi* tout en flux et jalonné d'écrans, surgissent ici et là les visages masqués de quelques *persona*, à travers lesquels se croisent et s'hybrident l'intime et le collectif, le privé et le public, le réel et la fiction, le sensible et la technologie.

En amont de l'ouverture de *Persona Everywhere*, une rencontre avec les artistes et commissaires de l'exposition est prévue le mardi 4 février à 18h15

Médiathèque Pierre Amalric / Auditorium
Présentation suivie d'échanges avec le public.

Pedro Barateiro, *The Opening Monologue*, 2018, vidéo HD, couleur, son, 14min 37 sec., co-produit par l'artiste et Netwerk Aalst, courtesy de l'artiste



Prenant la forme d'installations, de vidéos ou de performances, le travail de Pedro Barateiro offre une vision de l'état de la culture occidentale à l'ère du capitalisme tardif : il aborde notamment la façon dont les structures économiques façonnent et se nourrissent de notre vie quotidienne, nos comportements, notre vocabulaire et nos imaginaires. À partir d'images tirées de la culture populaire, de faits historiques, de textes littéraires et théoriques ou encore d'objets glanés dans différents contextes, Pedro Barateiro sonde les relations et la circulation entre la politique et la fiction, l'oralité et l'écriture, le corps et le corps politique, inscrivant ses œuvres dans une lecture critique des récits néocoloniaux et des effets de la globalisation.

L'installation vidéo *The Opening Monologue* est construite autour d'un récit circulaire, non hiérarchique, un flot de mots qui tentent de résister aux forces colonisatrices du son et de l'image. Écrit comme un poème, le texte est dit par une voix manipulée, quelque part entre l'humain et la machine, recouverte de sons d'ambiance, de bruits de manifestations et d'un événement sur tapis rouge.

Pedro Barateiro a notamment bénéficié d'expositions monographiques à Netwerk, (Aalst), à Basement Roma (Rome), à Néon (Lyon), à REDCAT (Los Angeles) ou au Museu Coleção Berardo (Lisbon). Il a également participé à nombreuses expositions collectives et à plusieurs biennales internationales (Sharjah, São Paulo, Berlin, Sydney, Busan). Il a étudié à la Malmö Art Academy et à Maumaus (Lisbonne). Il dirige l'artist space Spirit Shop et est cofondateur de l'artist run space Parkour (Lisbonne).

Emilie Brout & Maxime Marion

Nés en 1984 et 1982, vivent et travaillent à Paris

5

Emilie Brout & Maxime Marion, *A Truly Shared Love*, 2018, vidéo, 5'20,
Production La Villa du Parc, Annemasse,
Photo Aurélien Mole



Depuis 2009, le duo français s'est concentré sur des projets qui, réinventant le langage moderne du film, réemploient et s'approprient largement des contenus du web. Les libérant de leur statut de données apparemment insignifiantes et dénuées de valeur, ils les réarrangent en dispositifs complexes et narratifs, parfois générés algorithmiquement, ou encore en de puissantes images iconiques. (Domenico Quaranta)

Revisitant le fantasme de l'amour partagé, le duo (...) réalise une vidéo de cinq minutes qui fait figure de teaser à un film d'amour : le leur. Tournée dans leur atelier (...), la vidéo suit le cahier des charges exigeant de Shutterstock, une plateforme qui vend images et vidéos à des professionnels de tout type... D'où l'apparence lisse et la rigueur impeccable des plans. L'objectif : faire accepter le film, actuellement en cours d'examen par la plateforme. Pour ce faire, en plus de leur travail sur l'esthétique, ils ont ménagé des espaces libres qui permettront aux éventuels clients de glisser leur publicité au sein même du film : c'est pourquoi les personnages travaillent sur des ordinateurs à fond vert, sur lesquels la caméra zoome longuement. Telles quelles, les images donnent une impression vertigineuse de vide, de vie factice, organisée selon des standards insupportables – pour être heureux, il faudrait être jeune, blanc, hétérosexuel, en couple, mince, beau... Et pourtant. Quelques indices, glissés ici et là, instillent une pointe de malice et d'intimité au cœur même de la neutralité.

<http://www.eb-mm.net/fr/projects/a-truly-shared-love>

Guillaume Constantin, *Fouquet sweater*, 2017
Textile imprimé taille L, plexiglas. Courtesy
Guillaume Constantin, Galerie Bertrand
Grimont. Image Aurélien Mole



Le travail de Guillaume Constantin se construit à partir d'analogies et d'anachronismes. Que ce soit dans les choix de matériaux (souvent semi-transformés), de types de formats, dans les sources utilisées ou bien les prélèvements et les déplacements qu'il propose, se pose la question de la matérialité et de la temporalité de l'objet qui renvoie inévitablement à celle de l'œuvre d'art et de ses dérivés quotidiens.

«Appropriation, recyclage, détournement et autres déplacements, transformations voire déformations habitent l'œuvre de Guillaume Constantin. Développant un travail essentiellement sculptural et d'installation, il conçoit régulièrement des displays ou réalise des interventions sur des dispositifs d'exposition préexistants, [...] au sein de différents contextes pouvant mettre en tension conservation et disparition, visibilité et absence.»

<https://eternalnetwork.fr/mot/guillaume-constantin>

Kevin Desbouis, *Untitled* (Lovers under foam, 2017, bol en porcelaine, eau, sous bocks découpés, stickers 16 cm)



Qu'il prenne la forme, parfois immatérielle et/ou fugitive, de textes, d'images, d'objets et de matériaux préexistants ou non, l'art de Kevin Desbouis opère dans une grande proximité avec ce qui nous entoure. Il relève et prélève des signes d'un monde dont l'inconscient (nous) parle sans que l'on n'y prête attention, et les réincorpore, en même temps qu'il les recadre ou les « reconditionne », dans le champ du visible et du lisible. Par leur pluralité et leur démultiplication, les formes, formats et supports, tout comme leurs modes d'apparition et de circulation, témoignent de l'impermanence ambiante et transpirent un certain chaos en flux continu. Au travers de récits fragmentaires à couper la langue, Kevin Desbouis distille une poétique d'un déjà là sous-jacent qui traduit la puissance (science-)fictionnelle du réel, imbibé de bile noire et de rouge sang, collant comme du Bulgomme ou un cachet de cire. Kevin Desbouis est sorti diplômé de l'Ecole supérieure d'art de Clermont Métropole en 2017. En 2019, il a bénéficié de deux expositions personnelles, l'une à Ravisius Textor (Nevers), l'autre à l'Espace Ness (Paris), et participé à plusieurs expositions collectives dont « Quelqu'un d'autre t'aimera » à Minimarket (Biennale de Lyon) et « La Dépense, avec témoins » à la galerie Crève-cœur (Marseille), pour laquelle il a notamment écrit et publié sous la forme d'un multiple la nouvelle en cinq épisodes *Salt Bath*. Il a par ailleurs publié l'ouvrage *A Long List of Safe Words* (A.L.L.O.S.W), édité chez Tombolo Presses.

Eleni Kamma, *The Disguised*, aquarelle sur papier, 50 x 65 cm, 2018



L'œuvre d'Eleni Kamma évolue autour de thèmes comme l'importance des lieux, la position de l'étranger et la notion de participation qu'elle traduit pour les traiter en narrations spatiales prenant la forme d'installations multimédias, de publications, de performances et de courts métrages. Ses projets revisitent des divertissements populaires traditionnels, comme les défilés, le théâtre d'ombres, les duels poétiques et chantés en Ottawa Rima.

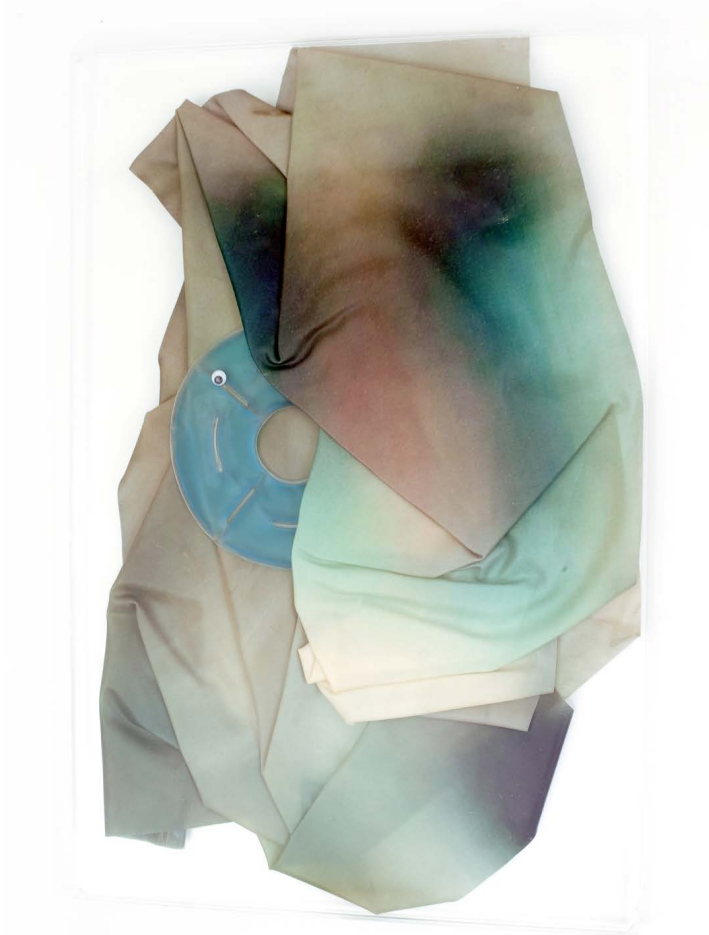
Après avoir vu les inventions théâtrales utilisées par les manifestants du parc Taksim Gezi à Istanbul pour défendre leur cause, elle s'est demandé comment des formes humoristiques de contestation et d'expression libre peuvent s'intégrer aux pratiques de l'art contemporain engagé.

Casting Call examine l'Europe grâce à une série d'allégories culturelles défilant dans les lieux qui façonnent son identité actuelle : Athènes, Maastricht, et surtout Bruxelles, sa capitale de fait. S'en référant à la fois à l'histoire de l'art locale et à une culture médiatique de plus en plus envahissante, les incarnations allégoriques formant le cœur du défilé sont des personnages qui discutent la pluralité de la culture européenne. Ces personnages poussent non seulement les acteurs mais aussi les spectateurs et les passants à s'exprimer librement, à sortir de leur placard courageusement et joyeusement.

Anouk Kruithof

Née en 1981 à Dordrecht (Pays-Bas). Vit et travaille à New York, Amsterdam et Mexico City

Anouk Kruithof, *Flaky*, 2018, sculpture (unique), 120 x 80 x 1,6 cm, impression jet d'encre sur latex, acrylique transparent, masque de gel pour les yeux, gants en caoutchouc // Série "Swiped Circumstances"



La pratique d'Anouk Kruithof s'inscrit au croisement de la photographie, de la sculpture, de l'installation, du photomontage, des livres d'artistes, du texte, de la performance, de la vidéo et des interventions dans l'espace public. À partir de ses matériaux sources, tels que la photographie mobile, les captures d'écran tirées d'Internet et la photographie conventionnelle, le travail de Kruithof épouse subtilement la prolifération d'outils de fabrication d'images ainsi que la variété de plateformes à travers lesquelles ces images circulent et produisent du sens. Son langage plastique et son utilisation peu orthodoxe des matériaux brouillent les contextes, produisant des associations déroutantes. Kruithof dresse ainsi l'ébauche d'une carte des mentalités d'une société post-Internet, donnant forme à des relations invisibles, générant de nouvelles connexions et significations.

<https://slash-paris.com/fr/artistes/anouk-kruithof/a-propos>

Ingrid Luche, *House on Fire*, 2018, impression numérique sur coton organique, coton, chaîne métal, flochage à paillettes, cerceau en osier, ficelle coton et anneau en métal, 200 x 70 x 9 cm, photo Marc Damage, courtesy Air de Paris



Ingrid Luche développe un travail de sculpture et d'installation portant sur la perception de l'espace retouché par la mémoire. De l'enquête à la réinvention de formes propices à la citation de ses sources, ses œuvres convoquent ouvertement celles des artistes qui nourrissent ses projets. Espaces architecturaux, aériens ou interplanétaires trouvent alors un écho dans des média qui nous sont familiers.

Débutée en 2011, la série « Ghost Dresses » est constituée des formes sculpturales molles et flottantes suspendues à des supports utilisés dans les studios photos. Elles évoquent la circulation des images et les discours préfabriqués qui modèlent les comportements individuels et collectifs.

« La série est construite à partir d'un corpus d'objets et d'images collectées par l'artiste durant ses déplacements en Californie : un pavillon en flamme (vu à la télé), un mural à l'effigie d'Arnold Schwarzenegger (remarqué dans la rue), des écouteurs jetables (reçus dans l'avion), une photographie d'un tirage de canyon désertique de Richard Prince (monumental, vu au LACMA), une capture d'écran d'une vidéo de Nasim Najafi Aghdam, bodybildeuse et militante pour les droits des animaux.(...) Les déplacements sont d'autant plus surprenants qu'ils marchent sur le modèle contrarié du désir individuel (formulé, travaillé, soumis) et de l'attente (toujours en sursis, en demande de validation, dépendante d'une institution médiatique elle-même désincarnée). Marie Canet

Anne-Lou Vicente

Anne-Lou Vicente est critique d'art, curatrice et éditrice indépendante. Dernièrement, elle a été commissaire des expositions collectives « Entre deux eaux » (MEAN, Saint-Nazaire, 2018), « Sens dedans dehors » (Galerie Nicolas Sillin, Paris, 2017) et « savoir faire savoir » (Ygrec, Paris, 2016). Elle publie régulièrement dans la presse culturelle et artistique ainsi que pour des lieux et catalogues d'exposition. Elle enseigne par ailleurs l'histoire et la théorie de l'art en écoles d'art et de design.
annelouvicente.com

Raphaël Brunel

Raphaël Brunel est critique d'art, curateur et éditeur indépendant. En 2019, il a été commissaire de l'exposition « Pulpe », duo show avec Mimosa Echard et Shanta Rao (Galerie Edouard Manet, Gennevilliers) et a conçu la Station 16 du Laboratoire Espace Cerveau (Institut d'art contemporain, Villeurbanne) intitulée « Métamorphose et contamination : la permanence du changement ».

What You See Is What You Hear

What You See Is What You Hear est une plateforme éditoriale et curatoriale réunissant éditions, expositions, programmation de concerts, performances, films, etc. Créée par Anne-Lou Vicente et Raphaël Brunel avec le graphiste David Benmussa dans la continuité de la revue d'art contemporain sur le son VOLUME (2010-2014), elle s'emploie à explorer, dans le champ de l'art contemporain, les notions de son élargi, de transmission et de circulation (de données, de récits, d'affects, etc.), à l'aune d'enjeux communicationnels, technologiques et culturels.

À ce titre, ils ont notamment curaté les expositions « Day of Radiance » (CAC Passages, Troyes, 2017), « Replay » (Le Cyclop, 2015), « VOLUME as a Score » (District, Berlin, 2013) et le cycle curatorial « Le Tamis et le sable » (Maison populaire, Montreuil, 2013), co-édité la première monographie de Meris Angioletti et publié le disque vinyle « Issues » avec le compositeur Sébastien Roux.

Informations pratiques

Exposition

du 08|02|20 au 03|05|20

Vernissage

le 7 février 2020 à 18h30

Lieu d'exposition

Le Lait centre d'art contemporain
28 rue Rohegude
81000 Albi

Ouverture

du mercredi au dimanche
de 13h à 18h jusqu'au 31 mars
de 14h à 19h à partir du 1^{er} avril
Entrée libre, accessible à tous

Administration

Carré Public
6 rue Jules Rolland
81000 Albi

Contact presse

murielle.edet@centredartlelait.com
T.: +33 (0)9 63 03 98 98
M.: +33 (0)6 72 82 22 78

Renseignements

T.: +33 (0)9 63 03 98 84
centredart@centredartlelait.com
www.centredartlelait.com
facebook & instagram :
centredartlelait

Partenaires

Partenaires de l'exposition



DOMAINE
— DE —
BRIN

Partenaires permanents



Le centre d'art est membre des réseaux d.c.a – association française de développement des centres d'art contemporain, LMAC – Laboratoire des Médiations en Art Contemporain et Air de Midi – réseau art contemporain en Occitanie.

Il est labellisé « centre d'art contemporain d'intérêt national ».